

ET LA CHRYSALIDE
DEVINT PAPILLON

— Sentimental —

ROMAN

**ET LA CHRYSALIDE
DEVINT PAPILLON**

Mireille CARPIER

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-446-2

1

La jouissance du corps mène à la plénitude de l'esprit

Son corps fendit l'eau et glissa lentement. Éden, nue, commença sa journée par quelques brasses en guise de réveil musculaire avant le travail intellectuel.

Elle se laissa aller, offrant son corps, son pubis, ses seins au soleil. Douce caresse, plaisir subtil, détente sereine.

Elle se hissa sur la margelle, s'enveloppa d'un paréo et se dirigea vers sa table de travail installée à l'ombre, sous les bougainvilliers, sur laquelle un plateau de petit-déjeuner, préparé par Denise, l'attendait. Elle mordit dans un quartier d'orange et alluma son ordinateur.

Son regard s'échappa un moment, dans l'attente de l'inspiration, vers les collines alentour, les arbres, les buissons de chèvrefeuille çà et là, l'immensité du ciel bleu azur parsemé de nuages. Elle but son thé vert mangue et litchis à petites gorgées en relisant ce qu'elle avait écrit la veille.

Puis, une explosion de mots jaillit de son cerveau. Ses doigts n'allaient pas assez vite pour les aligner, son esprit, surchauffé, s'emballait, plus vite que ses doigts, plus vite que sa volonté.

Le miracle des mots, en ordre, en désordre, courts, longs, accordés, désaccordés, constructifs, destructeurs, jubilatoires.

Éden ressentait une forme de jubilation proche de l'orgasme lorsqu'elle écrivait, plaisir et écriture, indissociables. La jouissance du corps menant à la plénitude de l'esprit, nécessaires à l'inspiration.

Ce qui comptait le plus était autour d'elle, en elle. Ce calme, cette sérénité, cet isolement, elle en avait rêvé « that's it », elle avait son paradis, son havre de paix.

Le soleil dardait ses rayons, midi déjà. Elle travaillait depuis quatre heures sans interruption, décidément cet endroit lui allait bien.

Denise arriva par l'escalier qui menait à la terrasse, un panier rempli de légumes et de fruits frais sur le bras.

— Je vous fais une salade de crudités et des brochettes de poulet pour le déjeuner, ça vous va ?

— C'est parfait Denise, c'est tout à fait ce qu'il me faut.

S'alimenter de salades variées – Denise y ajoutait des fruits coupés, mangues, ananas, pommes ou bananes et quelques fruits secs, une pointe d'exotisme – accompagnées d'un verre de rosé bien frais.

Ensuite, faire une courte sieste, nue, dans le hamac, à l'ombre des feuillages avant de se remettre au travail. La vie rêvée d'Éden. Elle l'avait cherchée, elle l'avait trouvée.

Elle passa sa journée à travailler, si tant est qu'une passion puisse être un travail. Journée de travail donc, entrecoupée de quelques

brasses dans la piscine, d'un déjeuner frugal composé d'une salade de crudités, de quelques fruits et d'une pause-thé dans l'après-midi.

Le soir venu, allongée nonchalamment dans un des sofas de la terrasse, sirotant un verre de rosé, elle se remémora ce sur quoi elle travaillait. Elle était assez contente de sa journée. Si chaque jour était aussi fructueux, elle avancerait vite.

Les jours suivants furent également fructueux, mais le doute ne la quittait pas. Elle supprimait, ajoutait, revenait sans cesse sur ce qu'elle avait fait.

C'était le lot de tous les écrivains, paraît-il, mais ce doute, nécessaire à la création, l'effrayait tant certains jours qu'elle repoussait le moment de se mettre au travail avant de culpabiliser de ces retards accumulés, qui accentuaient ses doutes. Un cercle vicieux.

Que de chemin parcouru avant d'en arriver là.

2 Écrire, peindre, voyager

Sept années auparavant

Ils se sont quittés. Départ, cassure, deuil.

Elle lui avait dit « Je n'en peux plus, je n'y arrive plus » alors il avait mis quelques affaires dans une valise, sans un mot, sans un regard pour elle avant de sortir de chez eux, refermant la porte derrière lui avec précaution.

C'était ainsi, il l'avait trahie, trompée, elle avait essayé, mais ne parvenait pas à pardonner, la confiance n'était plus là. Celui qu'elle portait aux nues, celui qu'elle croyait différent des autres ne l'était pas. Trop de trahisons, il était tombé du piédestal sur lequel Éden l'avait mis pour s'écraser lamentablement.

Les yeux d'Éden étaient restés secs au départ de Marc, mais, dans la poitrine, un poids plombant, une lassitude, un bouleversement profond.

Dix années, dix longues années passées ensemble, et voilà, tout était fini, parti, envolé, il fallait « tourner la page » selon l'expression consacrée. Leur vie commune ne lui convenait pas, et par là même avait-elle provoqué cette cassure irrémédiable ? Il fallait que quelque chose se passe, ça avait craqué, il était parti.

Qu'allait-elle faire d'elle, de sa vie ? Écrire ? Oui sans doute. Peindre ? Pourquoi pas. Voyager ? Très certainement.

Et rencontrer du monde, des gens différents, des personnes intéressantes avec des idées nouvelles qui élargiraient ses perspectives, sa vision des choses très certainement influencée par l'homme et la vie qu'elle avait eue avec lui.

Elle serait seule désormais, dormirait seule, mangerait seule, parlerait seule, déambulant tristement, consciente de s'être amputée de quelque chose d'énorme.

Souvent, lors de moments d'abattement, elle s'était dit « il faut que j'écrive » ou « un jour, j'écrirai ».

Il lui était arrivé de s'emparer d'une pointe quelconque pour se vider, s'abandonner, se fondre dans les mots sur des pages blanches. Mais elle n'était jamais allée jusqu'au bout de ses idées, finissant par douter, interdite, sclérosée, concluant : « à quoi bon ».

Un livre, des mots sur des pages, désir énorme, frustrant, jamais assouvi, délices d'une passion qui vous ronge puis vous vide.

Ce jour-là, dans un sursaut – plus rien ne l'arrêterait – elle avait saisi un bloc, cherché un stylo. Il fallait qu'elle le trouve, rien ne lui interdirait de le trouver, lui ou un autre, mais rien, aucune pointe, aucun charbon de bois ne s'offrait à elle. Elle serrait les pages vierges contre sa poitrine, on ne les lui prendrait pas, elles étaient sa bouée, son refuge. Les mots se bouscuaient dans sa tête, il fallait qu'elle les délivre, qu'elle les fasse naître enfin. Sa délivrance, quand viendrait sa délivrance ?

Avide, affamée, assoiffée, frustrée, en manque de tout, en manque des mots. Contre sa poitrine, le bloc rédempteur contenant des pages partiellement écrites ou vierges prêtes à se soumettre à sa pensée. Si seulement un ustensile servant à écrire voulait bien se soumettre à son poignet. Elle le tenait enfin ! Il était planté là, dans une boîte à crayons insolente, devant laquelle, dans son excitation, elle avait dû passer dix fois.

Ces mots, ces bouts de pensées, pouvaient blesser, anéantir, tuer même. Comme ils en avaient abusé de ces mots ! Les mots avaient diminué leur être, tué leur amour à petit feu.

Ses mots l’effrayaient, peur qu’ils la dénudent, la dévoilent. Elle n’était pas prête à leur faire face, à les affronter. Parfois, pas assez forts pour exprimer ce qu’elle ressentait, parfois trop intenses, trop révélateurs. Ils lui venaient si facilement qu’elle les craignait trop niais ou trop mièvres, elle prenait le risque, il fallait qu’ils sortent, qu’ils naissent enfin. Ils jaillissaient spontanément, elle ne les choisissait pas, ils s’imposaient, s’immortalisaient.

Elle s’était bientôt retrouvée avec plusieurs pages recouvertes de ces mots qui sortaient d’elle-même. À leur relecture, étonnée de leur existence là, étalés, une immense jubilation l’avait envahie.

Que les mots viennent,
Que les mots soient,
Versés et étalés,
Livrés à tous,
Libérateurs de pensées,
Libérateurs de fantômes,
Entassés, emmêlés, enchevêtrés, mais vivants,
Témoins de la vie,
Témoins du temps.